LAURENT GIRARD



Sept heures quinze

roman

Laurent Girard

Sept heures quinze

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2063-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Les règles de la maison

1

Sept heures quinze

Dans l’allée des Tilleuls, au Vésinet, tout le monde pense que je m’ennuie.

Je le sais parce que Sylvie, la voisine du 14, me l’a dit. Pas avec ces mots, évidemment. Elle m’a dit, en me croisant devant la boulangerie, avec cette main posée sur mon avant-bras que les femmes réservent aux veuves récentes : « Tu ne t’ennuies pas trop, toute la journée, dans cette grande maison ? » Puis elle a ajouté, plus bas : « Moi, à ta place, je deviendrais folle. »

J’ai souri. J’ai dit que non, ça allait. Je n’ai pas précisé qu’à cet instant précis, sous mon trench beige de femme au foyer convenable, je portais encore la marque du collier que Mathieu m’avait retiré une heure plus tôt.

À sept heures quinze, chaque matin, le petit-déjeuner est servi. C’est la première règle de la maison, et c’est moi qui l’ai proposée.

Je descends à six heures et demie. La cuisine est encore bleue, les tomettes froides sous mes pieds. J’allume le gaz. J’ai le collier, rien d’autre : le cuir noir, les clous d’acier, l’anneau qui tinte contre ma clavicule quand je me penche vers le four. Mathieu me l’a passé hier soir, et il ne l’enlève jamais avant d’avoir bu son café. C’est la deuxième règle. Celle-là, c’est lui qui l’a écrite.

J’aime cette heure-là plus que toutes les autres. Le pain de campagne que je tranche sur la planche. Le beurre qui grésille. Le bacon qui se tord dans la poêle, les œufs que je casse d’une seule main, comme il me l’a appris, en quinze ans de petits-déjeuners. La fenêtre qui s’éclaire peu à peu sur le jardin. Les basilics sur le rebord. La vapeur qui monte et qui me mouille un peu les cils.

Je ne pense à rien. Ou plutôt, je pense à une seule chose : est-ce que les œufs brouillés seront exactement comme il les aime, crémeux, pas trop cuits, avec une pointe de ciboulette. C’est une pensée minuscule. Elle occupe tout. Il n’y a pas de place, à cette heure-là, pour les comptes, les mails, la réunion de copropriété, ce que pense Sylvie.

J’ai été juriste dans une compagnie d’assurances pendant douze ans. J’ai eu des réunions à sept heures quinze, moi aussi. Je ne me souviens pas d’en avoir aimé une seule.

À sept heures dix, j’entends ses pas dans l’escalier. Je ne me retourne pas. Je dispose les assiettes. Le bacon d’un côté, les œufs de l’autre, l’avocat coupé en éventail. Je sens qu’il s’arrête sur le seuil de la cuisine. Je sens son regard qui

descend le long de mon dos. Il ne dit rien. Il regarde.

Je fais semblant de ne pas savoir qu'il est là. C'est notre petite comédie du matin, et elle dure depuis des années.

« Les œufs », dit-il enfin.

« Une minute, Monsieur. »

Je remue doucement la spatule. Ma main ne tremble pas. Mon cœur, si.

Il s'approche par-derrière. Il ne me touche pas. Il passe seulement un doigt sous l'anneau du collier, et le tire, à peine, juste assez pour que ma tête bascule vers lui et que je sente son souffle sur ma nuque. Il sent le savon au vétiver et le linge propre que j'ai repassé hier.

« Tu as rêvé de quoi ? »

C'est sa question de chaque matin. Il veut que je lui réponde vrai.

« De toi, dis-je. Et de la cave. »

Il ne répond pas. Il lâche l'anneau. Il va s'asseoir à la table, déplie son journal, et je sais, au silence qu'il fait en le dépliant, que ce soir il descendra à la cave.

Je pose l'assiette devant lui à sept heures quinze précises. Il boit son café. Puis il me fait signe d'approcher, et je m'agenouille à côté de sa chaise, et il défait la boucle du collier, lentement, et il me l'enlève, et ma gorge a froid, comme chaque matin.

« Bonne journée, Claire. »

« Bonne journée, Monsieur. »

Il part à huit heures moins le quart. L'hôpital, ses patients, ses opérations. Je fais la vaisselle en peignoir, la fenêtre ouverte sur le jardin, et vers neuf heures, Sylvie sonne pour me rapporter un plat à gratin et me demander, avec ses yeux de veuve compatissante, si je n'ai pas envie, des fois, de reprendre un travail.

Je lui offre un café. Je lui dis que je vais y réfléchir.

Sur le plan de travail, derrière moi, le collier attend dans son écrin. Il est sept heures quinze dans ma tête, toute la journée.

2

Les règles de la maison

Il y a, sur la porte du réfrigérateur, entre le calendrier des poubelles et le dessin d’un neveu, une liste aimantée que tout le monde prend pour des recettes. Sylvie l’a lue un jour, en attendant que le café passe. Elle a dit : « Tu es organisée, toi. » J’ai dit oui.

La liste tient en sept lignes, écrites de la main de Mathieu, à l’encre bleue. Personne ne la comprend. C’est précisément pour ça qu’elle est sur le frigo.

7 h 15.

Midi.

Les chemises.

Quatre heures.

La porte.

Le bain.

Le mot.

Midi. À midi, où que je sois, je m’arrête. Au marché, entre le fromager et le maraîcher. Au club de Pilates, au milieu d’une torsion. Dans la voiture, au feu rouge de l’avenue des Courses. Je ferme les yeux trois secondes et je touche ma gorge, là où le collier était ce matin. C’est tout. Personne ne voit rien. Une femme qui porte la main à son cou, on pense qu’elle a chaud, ou qu’elle cherche un pendentif.

Mathieu, lui, à midi, est au bloc. Je ne sais pas comment il fait, entre deux sutures, mais il sait. Le soir, il me demande : « Où étais-tu à midi ? » Et je dois répondre précisément. Hier, j’étais chez le boucher, à attendre deux escalopes. J’ai fermé les yeux devant les gigots. Le boucher m’a demandé si j’allais bien.

Je vais très bien, monsieur Garnier. Je vais mieux que tout votre étalage.

Les chemises. Le mardi et le vendredi, je repasse ses chemises. Sept, une par jour. Le col d’abord, puis les poignets, puis l’empiècement, puis les manches, et le dos en dernier. Il me l’a montré une fois, au début, avec une patience de professeur, et ne l’a plus jamais remontré. Il vérifie, en revanche. Il prend une chemise au hasard, le dimanche soir, et l’examine à la lumière de la lampe. S’il trouve un faux pli, il ne dit rien. Il la pose simplement sur le dossier de la chaise de la chambre. Je sais ce que ça veut dire. Je sais aussi que, certaines semaines, je laisse le faux pli exprès.

Mon ancienne directrice juridique disait que j’avais un sens remarquable du détail. Elle avait raison. Elle n’imaginait pas l’usage que j’en ferais.

Quatre heures. Le club de lecture se réunit chez Véronique, le jeudi, à quatre heures. Nous sommes six. Nous lisons des romans que personne ne finit et nous buvons du thé que personne n’aime. On y parle surtout des maris.

Le mari de Véronique ne la regarde plus depuis 2011, elle le dit en riant. Celui de Nathalie a une maîtresse à Neuilly, tout le monde le sait sauf elle. Celui de Sylvie est d’une gentillesse exemplaire, et elle s’ennuie à en mourir. Quand vient mon tour, je dis que Mathieu travaille beaucoup. Elles hochent la tête avec compassion. Une femme dont le mari opère douze heures par jour, dans une grande maison vide, sans enfants, sans travail : elles se sont fait une opinion il y a longtemps.

Je les laisse me plaindre. C’est un peu cruel, je le sais. Mais c’est aussi la meilleure protection du monde. Personne ne cherche le secret d’une femme qu’on plaint.

La porte. Mathieu rentre vers dix-neuf heures trente. Il m’envoie un seul mot depuis le parking de l’hôpital : *Parti.* Alors j’ai trente-cinq minutes.

Je monte. Je me déshabille. Je range mes vêtements de la journée, le jean, la marinière, les ballerines de femme convenable. Je descends l’escalier, et je m’agenouille sur le tapis de l’entrée, face à la porte, les mains posées sur les cuisses, paumes ouvertes. Le collier est dans son écrin, sur la console, à côté des clés de voiture et du courrier.

Ces trente-cinq minutes, je les ai longtemps trouvées interminables. Maintenant, ce sont les plus calmes de ma journée. J’entends la maison. Le frigo qui ronronne, l’horloge du salon, une voiture qui passe dans l’allée. Une fois, le facteur a glissé un colis par la fente de la porte, et j’ai cru mourir. Le colis est tombé à vingt centimètres de mes genoux. C’étaient des graines de tomates anciennes que j’avais commandées.

Quand la clé tourne, je ne lève pas les yeux. Il ferme la porte, pose sa sacoche, et prend le collier sur la console. Il me le passe sans un mot. Le cuir, la boucle, l’anneau qui tinte. Ma journée de femme ordinaire est finie. Ma vraie journée commence.

Le bain. C’est lui qui le fait couler. C’est moi qui le prends. Il s’assoit sur le tabouret de bois, à côté de la baignoire, et il me lave les cheveux. C’est le seul moment de la journée où il me parle de l’hôpital. Une petite fille opérée du cœur, un vieil homme qui ne s’est pas réveillé. Je l’écoute, la nuque dans ses mains, l’eau chaude jusqu’au menton.

Les gens imaginent que les relations comme la nôtre sont faites de cuir et de cris. La nôtre est surtout faite de ça : un homme qui porte toute la journée la vie des autres au bout de ses doigts, et qui, le soir, a besoin de tenir une seule chose qui ne se brise pas. Moi.

Le mot. Le dernier rituel est le plus court. Avant d'éteindre la lumière, il me demande : « Le mot ? » Et je le dis. *Tilleul.* Comme l'allée. Je ne m'en suis jamais servie. Il me le fait répéter chaque soir quand même, pour que je n'oublie jamais que je pourrais.

Puis il éteint. Et ce qui se passe ensuite, l'allée des Tilleuls ne le saura jamais.

Le lendemain, à neuf heures, Sylvie sonne avec un moule à cake. Elle me trouve bonne mine. Elle me demande mon secret.

« Je dors merveilleusement bien », je lui dis.

INTERLUDE
La panne

Un soir de février, toute l’allée des Tilleuls s’est éteinte d’un coup. Un transformateur, a dit plus tard la mairie. Les réverbères, les fenêtres, la vitrine du boulanger au coin de la rue. Le noir complet, à dix-neuf heures quarante, au milieu des trente-cinq minutes.

J’étais à genoux dans l’entrée. Je ne voyais plus rien. J’ai entendu les voisins sortir sur leurs perrons, des voix, une lampe torche qui balayait la rue. J’ai entendu Sylvie appeler Gérard. Je n’ai pas bougé. Je n’avais pas le droit de bouger avant vingt heures cinq, et le noir n’était pas une raison.

Quand la clé a tourné, il a dû chercher le collier à tâtons sur la console. Il me l’a passé sans le voir. Puis il a dit : « Ne bouge pas. »

Je l’ai entendu aller et venir dans la maison, ouvrir des tiroirs, frotter des allumettes. Quand il est revenu me chercher, le salon était éclairé par une vingtaine de bougies. Sur la table basse, sur la commode, dans les deux chandeliers de laiton, devant le miroir doré où chaque flamme se doublait. Le cuir du canapé Chesterfield luisait comme une eau sombre.

Il m’a fait m’agenouiller sur la peau de mouton, au milieu de la pièce, les mains ouvertes sur les cuisses. Puis il s’est assis dans le canapé, et il m’a regardée.

C’est tout. Pendant deux heures, il m’a regardée à la lumière des bougies. Il n’y avait pas de télévision, pas de téléphone, pas de chauffage, pas de bruit. Seulement le crépitement des mèches, et la rumeur de l’allée qui s’impatientait dehors.

Vers vingt-deux heures, la lumière est revenue d’un coup, crue, blanche, dans toute la rue. Il s’est levé et il a éteint le plafonnier sans un mot.

Le lendemain, à la boulangerie, Sylvie m’a dit que c’était affreux, ces pannes, qu’on ne savait plus quoi faire de sa soirée.

J’ai dit que oui, c’était affreux.